

Le brigandage dans l'Italie méridionale post-unitaire (1860-1869)

Transmettre l'histoire des brigands de l'Italie à peine unifiée, c'est faire connaître les racines de la défiance profonde qui habite bien des Italiens envers l'Etat.

Le système socio-économique archaïque du Royaume des Deux-Siciles qui a maintenu dans l'asservissement des générations de paysans du sud de l'Italie était fondé sur une société d'ordres dont les dynamiques n'ont rien perdu de leur force suite au passage à l'Etat-nation. Au contraire, la dimension colonisatrice de l'entreprise d'unification menée par le Royaume de Piémont-Sardaigne portait en soi un présupposé de supériorité raciale qui n'a fait que légitimer l'arbitraire de la législation du nouvel Etat et la force de la répression contre ceux qui s'y opposaient : les brigands. Dès lors, nous pouvons voir dans ce brigandage-là une forme de résistance politique non structurée de la part des dominés dont la transmission de la mémoire importe à ce titre.

Introduction

En 1850, l'Italie est divisée en sept États dont quatre sous domination autrichienne au nord et au centre : la Lombardie-Vénétie, le duché de Parme, le duché de Modène et le grand-duché de Toscane. Une large partie de l'Italie centrale est contrôlée par le pape tandis qu'au sud, le Royaume des Deux-Siciles est gouverné par la monarchie bourbonnienne.



Enfin, au nord-ouest, le Piémont-Sardaigne se présente comme l'Etat qui aspire le plus à une expansion économique et territoriale. En 1852, son roi Victor-Emmanuel II décide de nommer le comte Cavour comme premier ministre. Profondément libéral, Cavour s'inspire du développement économique de la Grande-Bretagne pour entreprendre la modernisation agricole et industrielle du royaume : il développe le réseau ferroviaire, signe des accords de libre-échange avec la France, le Royaume-Uni, la Belgique et la Suisse et réorganise l'armée.

Ces initiatives séduisent les partisans de l'unité italienne dont Giuseppe Garibaldi qui se regroupent autour de la figure de Victor-Emmanuel II. Ce dernier reçoit le soutien de la France dans sa déclaration de guerre à l'Autriche, préalable nécessaire à une conquête de la péninsule. A l'été 1859, la Lombardie est conquise. Pendant ce temps-là, des soulèvements nationalistes éclatent dans le centre de l'Italie, les souverains sont chassés et les habitants se mettent sous la protection piémontaise.

Quant au Royaume des Deux-Siciles, Cavour entend tirer partie de l'agitation anti-bourbonienne qui secoue le territoire depuis plusieurs décennies ; plusieurs rébellions populaires alimentées par les indépendantistes entre 1820 et 1848 ont en effet préparé efficacement le terrain.

Au sein des territoires bourbonniens, la société est organisée de manière féodale avec d'un côté les gros et moyens propriétaires fonciers et de l'autre les paysans sans terre à leur service. Comme l'écrit Antonio Gramsci, *“la mentalité du paysan est restée celle du serf, qui se révolte violemment contre les « seigneurs » en certaines occasions mais n'est pas en mesure de se penser comme membre d'une collectivité, capable de mener une action systématique et permanente en mesure de bouleverser les rapports économiques et politiques”*¹ Prendre appui sur le projet piémontais représente alors l'occasion de se débarrasser définitivement d'un système despote dans lequel la monarchie et le clergé contrôlent sans partage la société. Conscients de leur affaiblissement, les Bourbons ont consacré les derniers temps de leur règne à renforcer la répression au détriment de l'amélioration des conditions de vie ce qui ne va pas sans attiser la colère populaire.

Ainsi, lorsque Garibaldi débarque en Sicile au printemps 1860 avec un millier de volontaires, il profite du large soutien de la population, encouragée par ses promesses. A titre d'exemple, les paysans qui s'unissent au mouvement se voient garantis de recevoir une part dans la division des terres des domaines communaux.

Après la Sicile, l'armée de Garibaldi prend Naples. Finalement, en mars 1861, le Royaume d'Italie est proclamé.

Le processus unitaire assume les caractéristiques d'“une révolution passive”² excluant la participation des paysans (tant au nord qu'au sud), c'est-à-dire d'un changement radical venant du haut, en l'occurrence de la monarchie conservatrice piémontaise et de la bourgeoisie libérale du nord.

Au lendemain de l'Unité, les promesses de réforme agraire faites aux paysans sont d'ailleurs bien vite oubliées. Une large partie des habitants du sud se sent trahie et répond en engageant la lutte armée contre les tenants du pouvoir. Dès la fin de l'année 1860 apparaissent les premières bandes armées dans le sud de l'Italie qui organisent l'enlèvement de possédants, le vol de bétail, des actes de vandalisme agraire, etc. Même si le phénomène du banditisme est déjà présent dans le sud de l'Italie et la Sicile des Bourbons, le brigandage post-unitaire assume lui les traits caractéristiques d'une révolte populaire généralisée contre le nouvel Etat que certains historiens qualifient de véritable guerre civile. La dimension politique du brigandage post-unitaire le distingue du brigandage pré-unitaire, assimilable au banditisme. Le terme même de brigands pour désigner ces paysans en révolte contre l'ordre social et politique de la toute nouvelle Italie divise d'ailleurs les historiens dont certains estiment qu'il crée un amalgame.

Longtemps, l'historiographie a présenté les actes de brigandage des paysans du Mezzogiorno dans l'Italie à peine unifiée comme les ultimes soubresauts d'une société archaïque dans laquelle les paysans défendent leur seigneur. En effet, les monarchistes tentent de manipuler la guérilla dans l'espoir de restaurer le Royaume des Deux-Siciles. Face au féodalisme, l'Italie des artisans de l'Unité représente le progressisme bourgeois, la culture nord-européenne, le développement par l'industrie, l'amélioration du niveau de vie et le polissage des mœurs. En réalité, si les brigands laissent leur guérilla être récupérée par les soutiens de la monarchie, ils le font de manière à obtenir une aide financière.

Ce n'est qu'à partir la moitié du XX^e siècle que les historiens envisagent le brigandage sous l'angle d'une rébellion à l'oppression. A la faveur de la pensée marxiste, l'historiographie se renouvelle dans les années cinquante et soixante, grâce notamment à Antonio Gramsci et à Franco Molfese qui qualifie le brigandage de *“soulèvement anarchique, féroce, aveugle et fondamentalement désespéré des couches inférieures les plus pauvres de la société méridionale”*³. Il s'agit donc d'analyser le

¹ Antonio Gramsci, *La questione meridionale*, Editori Riuniti, 1966

² Vincenzo de Robertis, *A. Gramsci e l'Unità d'Italia*, auto-publication, 2010

³ Franco Molfese, *Storia del brigantaggio dopo l'Unità*, Giangiacomo Feltrinelli Editore, 1966

phénomène du brigandage comme une “*revanche contre les Etats établis, défenseurs de l'ordre politique et même de l'ordre social*”⁴.

I Une révolte contre la misère et l'asservissement

Les Etats changent, l'ordre social reste...

Au XIX^e siècle, on trouve trois systèmes productifs agricoles distincts dans la péninsule italienne. Dans la *cascina* (ferme) lombarde, les familles qui travaillent pour le compte d'un propriétaire reçoivent le gîte et le couvert, le bois et la possibilité de faire un potager. Dans le centre de l'Italie est appliqué le principe du métayage selon lequel le paysan doit reverser la moitié de la récolte au propriétaire. Au sud, le système est organisé autour des latifundia, des exploitations agricoles extensives qui recourent principalement aux journaliers, des paysans sans terre. Dans les trois cas, l'attachement à la terre du paysan ne se matérialise pas sous la forme du droit de propriété mais sous celui du droit d'usage qui est au fond un droit à la subsistance. On comprend alors mieux que la nouvelle législation mise en place, en revenant sur les droits coutumiers, crée les conditions de la révolte. Alors que sous les Bourbons, 300.000 hectares de terres étaient ouvertes aux paysans pour récolter du bois ou faire paître les bêtes, ce droit est aboli. Par ailleurs, l'Etat italien favorise la bourgeoisie dans l'acquisition des terres domaniales. En effet, les bourgeois ayant adhéré rapidement à la loi des vainqueurs sont les seuls à avoir les moyens de devenir propriétaires. Pire, une partie des terres distribuées aux paysans pauvres finissent dans leurs mains car eux seuls ont l'argent pour les cultiver.

Le nouvel Etat ignore manifestement les problèmes des paysans, voire les aggrave. Alexandre Dumas, témoin des événements, est convaincu que “*l'unique cause du brigandage est la misère poussée à bout par l'oppression*”⁵. Sa solution est dans l'accession à la propriété des masses paysannes : “*il faut attacher le paysan de l'Italie méridionale à la terre, [...] l'y marier. Les enfants qui résulteront de cette union seront l'ordre, la moralité, le patriotisme.*”⁶ Il en conclut que le paysan deviendrait un des plus fervents soutiens du pouvoir qui aurait amélioré sa condition.

Les premières revendications des paysans portent justement sur l'accès à la terre. En août 1860, à Bronte, en Sicile, ils incendient la mairie puis les archives municipales où sont consignés les actes du cadastre, symboles de l'oppression. Les maisons des possédants sont pillées, les effigies piémontaises arrachées et à la place sont restaurées les couleurs des Bourbons auxquels on prête de nouveau allégeance. En réponse, l'armée de Garibaldi fusille cinq habitants de la ville pour l'exemple.

D'autres motifs allument la colère populaire. Ainsi, le service militaire obligatoire qui fait perdre des bras précieux à chaque famille pousse les jeunes gens à prendre le maquis, d'autant que les réfractaires sont exécutés sans recours.

Si la misère paysanne est une des causes majeures du brigandage qui naît en 1860, elle n'est pas la seule. La dimension coloniale de l'Unité alimentée par un sentiment de supériorité raciale vis-à-vis des méridionaux fait aussi de la révolte des brigands une guerre de libération⁷.

Pourquoi les paysans défendent le roi?

Le brigandage se manifeste politiquement comme une opposition à l'état républicain naissant qui a renforcé l'injustice de classe et représente une domination étrangère à tous les effets (par la langue, l'administration du territoire, les valeurs familiales, le rapport à la religion...) La famille régnante déchue des Bourbons est par contraste un modèle familial, protecteur de la foi catholique.

⁴ Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2e éd., Colin, 1966

⁵ Alexandre Dumas, *La Camorra et autres récits de brigandage*, Vuibert, 2011

⁶ Ibid.

⁷ Enzo di Brango et Valentino Romano, *Brigantaggio e rivolta di classe*, Nova Delphi, 2017

L'importance du fait religieux est indispensable pour comprendre le soutien des brigands à leur ancien roi. En effet, l'Unité italienne est vécue par nombre de populations du Sud comme une menace à l'Eglise catholique du fait de la pénétration des idées maçonniques au sein des groupes de libéraux favorables à l'Unité.

Les Bourbons tentent de tirer partie de leur aura en attisant la colère populaire. Les brigands y trouvent aussi un intérêt matériel puisqu'ils obtiennent essentiellement des armes mais aussi une aide militaire sur le terrain.

Toutefois, les relations vont très vite s'envenimer entre aristocrates et paysans-brigands comme nous le montre les raisons de la scission de la bande de Carmine Crocco. A l'automne 1861, Crocco et ses hommes perdent plusieurs villes et le général Borjes est alors envoyé en renfort par la monarchie bourbonnienne pour coordonner l'action de la bande qu'il veut transformer en une armée régulière, disciplinée et suivant des tactiques militaires précises. En outre, il souhaite assaillir de petites cités afin de conquérir petit à petit le territoire tandis que Crocco ne croit que dans les vertus de la guérilla. Après cette rencontre, Crocco renonce à lutter au nom des Bourbons.

Au-delà de ces dissensions tactiques, le mouvement prend peu à peu conscience que ses intérêts de classe ne sont pas les mêmes que ceux de la monarchie réactionnaire et fin 1862, la guérilla s'autonomise définitivement au sens où elle cesse de se revendiquer du roi et qu'elle n'obéit plus à aucune stratégie venant du haut. Pour pourvoir à ses besoins en armes, elle commence à soustraire celles des personnes attaquées ou réalise des raids ciblés contre les réserves de la Garde nationale.

II Une guérilla réprimée dans le sang

La montagne : à la fois lieu de repli et de contrôle du territoire

Entre 1861 et 1865, on estime que plus de trois-cent-cinquante bandes de brigands opèrent sur le territoire de l'ancien royaume des Deux-Siciles, dont une trentaine de bandes comptent plus de cent hommes. A partir de 1863, la violente répression de l'armée amène les paysans à laisser les villes et prendre la direction des montagnes où ils se réfugient. De là, ils opèrent de rapides incursions. La dorsale des Apennins qui divise l'Italie sur toute sa longueur est alors très boisée, elle constitue ainsi la terre d'élection des brigands, parce qu'elle est propice à la fuite et au repos. Il est certain que sans leur connaissance fine du territoire, les brigands n'auraient pas pu résister si longtemps aux assauts militaires.

L'organisation militaire des bandes est primitive mais efficace. Leur tactique de combat est la guérilla, qui leur permet souvent de tenir tête aux bataillons de cavalerie de l'armée régulière. Ils mènent des actions par petits groupes, puis une fois l'attaque conclue se dispersent pour se réunir dans des lieux pré-établis. La discipline de fer et un strict code d'honneur font que les espions sont très rares ; on meurt plutôt que de dénoncer ses compagnons. Les bandes opèrent à cheval et communiquent par signaux : sous forme de colonnes de fumée pendant le jour et en allumant des feux la nuit. Les morts sont brûlés pour éviter toute reconnaissance.

Les populations pauvres (paysans, petits artisans) les soutiennent en leur procurant abri, nourriture et protection. Elles aident aussi, en particulier les femmes, à relayer les



informations entre bandes et à faire connaître les positions de l'armée. En échange, les brigands leur distribuent une partie des biens récupérés lors de leurs actions. Ils deviennent ainsi de véritables héros à leurs yeux.



Brigands autour d'un feu de camp

Une violence d'Etat sans commune mesure

En réponse, l'armée envoyée sur place met à feu et à sang les campagnes. En 1864, 120.000 soldats et gardes nationaux (contre 80.000 brigands) sont engagés dans la répression, pour une guerre sans prisonniers et sans lois, sauf la loi martiale. Les officiers font juger sommairement ceux qui sont suspectés d'être des brigands et ceux qui les aident. Les complices présumés des brigands, sont arrêtés en masse, ainsi que les parents des brigands, jusqu'au troisième degré. Des villages sont entièrement rasés et ses habitants massacrés comme Pontelandolfo, dans la région actuelle de la Campanie.

A l'été 1863, la loi Pica confirme que les tribunaux militaires ne peuvent infliger que la peine de mort ou, en cas de circonstances atténuantes, la prison à vie, aux brigands faits prisonniers. Mais bien peu de prisonniers sont constitués. Bien souvent, les hommes arrêtés les armes à la main sont fusillés immédiatement sur place. Les marginaux (vagabonds, inactifs...) sont assignés à résidence. La justice de classe à l'oeuvre reflète la peur que les classes possédantes éprouvent vis-à-vis du peuple, dans la droite ligne des injustices quotidiennes en temps de paix.

Sur 80.000 brigands, on peut raisonnablement estimer à environ 10.000⁸ ceux qui ont été tués au cours des années 1860.

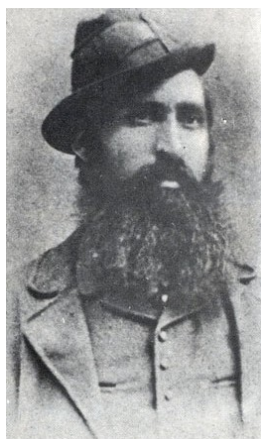


Crânes de brigands le long d'une route en Calabre

⁸ Seules des estimations sont possibles.

III “Naitre paysan, mourir brigand”⁹

Carmine Crocco, le “général des brigands”



Carmine Crocco est un des plus célèbres brigands de la période post-unitaire en Italie. Le déroulé de son existence illustre très bien le destin de nombre de paysans de son époque. On devient brigand comme Crocco, parce que l'on a pas l'argent pour payer ses dettes, parce que l'on refuse d'accomplir son service militaire ou encore parce que les Bourbons promettent des terres.

Carmine Crocco est né en 1830 dans un petit village de Basilicate (région située entre la Calabre et les Pouilles) d'un père berger au service d'une famille noble et d'une mère paysanne. Encore petit, un drame secoue la famille Crocco. Un jour, un lévrier déchiquette un de leurs lapins. En réponse, le frère de Carmine, Donato, tue le chien à coups de gourdin. Lorsque le seigneur à qui il appartient a vent de la mort de son animal, il fouette sauvagement Donato que sa mère, enceinte, cherche à protéger. Le seigneur lui assène alors un violent coup de pied dans le ventre qui lui fait perdre l'enfant. Peu après, le seigneur accuse le père d'avoir tenté de l'assassiner afin de venger sa famille. Une fois le père emprisonné, la mère sombre dans la folie et est internée dans un asile. A ce moment là, Carmine et ses quatre frères et soeurs sont placés chez des membres de la famille.

Encore adolescent, il se retrouve enrôlé de force dans l'armée bourbonnienne. Il déserte après quatre ans de service et se met alors à vivre de rapines ce qui lui vaut une condamnation à dix-neuf ans de prison à laquelle il se soustrait en s'évadant.

Sur ces entrefaites, il apprend que les soldats déserteurs peuvent espérer la grâce en soutenant la campagne militaire de Garibaldi contre les Bourbons. Dans l'espoir d'obtenir une amnistie, Crocco rejoint l'armée de Garibaldi. Toutefois, au lieu de lui accorder la grâce tant promis, c'est un mandat d'arrêt que les nouveaux émissaires du pouvoir émettent contre lui.

Les paysans méridionaux, frappés par la misère et par le renchérissement des biens de première nécessité, commencent à se révolter contre l'État italien à peine constitué et dont la mise en place n'apporte pas d'amélioration immédiate. Dans de nombreuses localités de Basilicate, des révoltes paysannes éclatent, immédiatement réprimées et qualifiées de “réactionnaires et antilibérales” par le gouvernement.

Les royalistes, décidés à remettre sur pied l'ancien régime, cherchent à exploiter la fureur populaire en trouvant un homme capable de mener la révolte. Les Fortunato, une puissante famille royaliste, font alors évader Crocco de prison.

Ce dernier voit l'opportunité d'obtenir “l'argent et la gloire”¹⁰ en devenant le chef de l'insurrection

⁹ Valentino Romano, *Nacquero contadino, morirono briganti*, Capone Editore, 2010

¹⁰ Carmine Crocco, *Ma vie de brigand*, Anacharsis, 2017

populaire contre l'État italien à peine unifié, recevant pour cela un solide appui en termes d'hommes, d'argent et d'armes. Au printemps 1861, à la tête de 2000 hommes, pour la plupart hors-la-loi, anciens de l'armée bourbonnienne ou déçus des rangs de Garibaldi, il commence à provoquer le désordre dans plusieurs provinces du Sud de l'Italie, rançonnant, enlevant ou assassinant les membres de la bourgeoisie libérale. Refusant d'obéir aux ordres des soldats bourboniens, Crocco rompt son allégeance.

Désormais libre, il se livre pour son propre compte à des actions de bandit de grand chemin et à des enlèvements de notables afin d'extorquer des sommes considérables aux familles en échange de leur libération. Il divise sa bande en plusieurs petits groupes afin de profiter d'un territoire boisé et escarpé et échapper ainsi aux assauts répétés des troupes républicaines qui répriment féroce la guérilla. Ainsi, au lieu d'être traduits devant les tribunaux, les brigands capturés sont exécutés sur place. Bien que perdant régulièrement des hommes, les brigands reconstituent aisément leurs effectifs en enrôlant les jeunes gens qui, pour éviter la conscription et l'exécution réservée aux réfractaires, gagnent le maquis.

Trahi par un de ses anciens lieutenants, Crocco est arrêté et condamné à la prison à vie en 1874. Il meurt effectivement en prison en 1905 après avoir rédigé son autobiographie.

Nature et spécificité de l'engagement des femmes dans la révolte : l'exemple de Michelina Di Cesare



L'histoire de Michelina Di Cesare nous montre que le brigandage a vraiment touché de larges catégories des populations paysannes et que les femmes aussi ont eu leur place dans les bandes de brigands.

L'engagement des femmes dans le brigandage est d'abord révélateur en termes quantitatifs puisqu'on évalue à un peu plus de cinq mille leur nombre, que ce soit comme soutien logistique ou comme brigandes au plein sens du terme, ayant pris le maquis et combattant les armes au poing. Il est entendu que les femmes occupent dans leur grande majorité le premier rôle, s'occupant du ravitaillement et de la diffusion des informations. Elle descendent aussi souvent dans les villages pour inciter les hommes à rejoindre les brigands dans les montagnes, particulièrement virulentes à l'encontre de la conscription.

Mais le caractère atypique de l'engagement de celles qui prennent le maquis vient aussi du rôle autonome qu'elles se sont forgées : *“rôle absolument inédit qui trouve ses fondements dans le besoin d'exprimer à l'extérieur du foyer domestique [...] la haine de classe et de genre.”*¹¹ Leur

¹¹ Enzo di Brango et Valentino Romano, *Brigantaggio e rivolta di classe*, Nova Delphi, 2017

choix de prendre le maquis était encore plus radical que celui des hommes car même des années plus tard, elles resteront marquées du sceau de “femme de brigand”, souvent assimilées à l’instrument de débauche des hommes, voire à des nymphomanes perverses. Il est manifeste que cette interprétation est dans la droite ligne de la pensée raciste décrite précédemment et ne voyant dans les méridionaux qu’un peuple sauvage, dominé par ses instincts primordiaux.

Leur parcours n’est pas exempt de paradoxes et certaines brigandes sont forcées à la clandestinité comme Giuseppina Vitale di Bisaccia. Pour récupérer son cheval volé, son père la donne à un brigand qui l’emmène avec lui dans sa cavale. Peut-être en proie au syndrome de Stockholm, elle s’illustre par son acharnement au combat¹².

Parmi les femmes qui ont une place centrale au sein des bandes de brigands, Michelina di Cesare est restée célèbre.

Michelina est née en 1841 dans la province de Caserte, dans la région de Naples. Issue d’une famille particulièrement pauvre, elle est amenée très jeune à commettre de petits larcins, notamment de bétail.

En 1862, elle se retrouve déjà veuve et rencontre sur ces entrefaites Francesco Guerra, un déserteur de l’armée italienne qui est alors à la tête d’une bande de brigands. Peu de temps après, elle prend le maquis et rejoint Francesco qu’elle épouse en cachette.

Elle joue un rôle fondamental dans la bande en tant qu’étroite collaboratrice de son mari à la tête de la bande. Cela est confirmé par le témoignage de Domenico Compagnone, qui pendant son interrogatoire ajoute : *“Le groupe est composé de 21 individus, dont deux femmes qui accompagnent Fuoco et Guerra, dont celle de Guerra est aussi armée de fusils à deux coups et pistolet. Dans le groupe, [uniquement] les chefs sont équipés de fusils à deux coups et de pistolets.”*¹³

La bande, parfois seule, parfois avec d’autres bandes locales, est active de 1862 à 1868, effectuant des assauts, attaques à main armée, vols, enlèvements. L’assaut au village de Galluccio, effectué avec un stratagème particulier est resté célèbre : certains brigands travestis en carabiniers font semblant de conduire des brigands capturés.

En 1868, un général est envoyé dans la zone avec les pleins pouvoirs afin de réprimer définitivement la guérilla. Appâtant les paysans par des récompenses afin de faire un travail d’espion, il réussit ainsi à faire tomber Michelina et Francesco Guerra dans un guet-apens. Michelina est violée à plusieurs reprises avant d’être tuée et son corps brutalisé.

Les brigands du groupe sont fusillés et leurs corps dénudés exposés avec celui de Michelina sur la place centrale du village en guise d’avertissement pour la population locale.

Conclusion

Le brigandage et sa répression ont marqué durablement les esprits, tant dans les populations du sud qu’au plus haut sommet de l’Etat, orientant le traitement de la “question méridionale”¹⁴.

Il est à l’origine d’une abondante littérature académique, s’inscrivant plus généralement dans l’historiographie du Risorgimento. Au moment des faits, des parlementaires libéraux s’indignent de la répression féroce mais leur voix s’éclipsent rapidement dans les années suivantes pour faire place à un objectif mémoriel mettant en valeur le bien fondé de l’Unité italienne face au caractère arriéré du sud dont le brigandage serait la manifestation. Encore aujourd’hui, les manuels scolaires italiens présentent le Risorgimento comme une nouvelle naissance de l’Italie sur le plan culturel, politique et civil.

Dans les années 1960 naît une lecture marxiste des événements qui a le mérite de montrer la

¹² Archives centrales de l’Etat, Fonds des Tribunaux Militaires Spéciaux, Interrogatoire de Giuseppina Vitale

¹³ Archives centrales de l’Etat, Fonds des Tribunaux Militaires Spéciaux, Interrogatoire de Domenico Compagnone

¹⁴ La “question méridionale” est le nom que l’on donne pour qualifier l’écart de développement qui sépare le sud de l’Italie des autres régions. Cette écart était déjà visible avant l’Unité et il n’a toujours pas été résorbé aujourd’hui.

convergence des intérêts des classes dominantes du nord et du sud et les ressorts économiques et sociaux à l'origine de la révolte.

Au sein des populations du sud, le mythe du brigand est fort. Dans la littérature populaire méridionale naît la figure du brigand-héros par le biais de la publication de nombreuses biographies de brigands. *"Maintenant même, dans bien des campagnes, contre les parois blanchies à la chaux des maisons de paysans, s'étalent de grossières lithographies qui rappellent les hauts faits de Mammome ou de Fra Diavolo."*¹⁵

Malgré le temps, le mythe reste intact. Ainsi, l'auteur antifasciste Carlo Levi constate lors de son exil forcé en Basilicate pendant les années trente que les paysans continuent à vibrer à l'évocation du grand brigandage des années 60 du siècle précédent : *"La guerre des brigands a pratiquement pris fin en 1865 ; 70 ans s'étaient donc écoulés et seuls quelques vieillards décrépits pouvaient l'avoir vécu comme protagonistes ou comme témoins et se rappeler personnellement ses vicissitudes. Mais tous, vieux et jeunes" hommes ou femmes" en parlaient comme si c'était hier avec une passion toujours vivace. Quand je m'entretenais avec les paysans, je pouvais être sûr que, quel que fût le sujet de la conversation, celle-ci n'aurait pas tardé à glisser d'une façon ou d'une autre sur les brigands."*¹⁶ Et d'ajouter que cette guerre des brigands des années 60 a pour ses interlocuteurs valeur de "légende", de "récit épique", de "mythe" ; c'est leur "désespérée, atroce et vaine épopée". Lévi constate ainsi que les paysans de l'époque fasciste épousent dans leur quasi totalité la cause des brigands, c'est-à-dire des vaincus¹⁷.

Dans les années 1970, le chansonnier napolitain Eugenio Bennato écrit le célèbre morceau *Brigante se more* qui passe souvent pour une chanson d'époque : *"«Brigante se more» est un morceau dont je suis très fier, surtout parce que tout le monde est convaincu que c'est une composition de la tradition napolitaine alors que je l'ai écrit dans les années soixante-dix avec Carlo D'Angiò. Nous avons repris les codes de la musique populaire au point de le faire sembler un chant d'époque. Un morceau qui a mis en lumière un tabou de notre histoire, perdu dans les mémoires vu que l'on ne sait rien des brigands, que l'on a perdu toute trace de ce qu'ils chantaient dans les montagnes quand ils se cachaient. Pour cela, «Brigante se more» est une oeuvre de poésie. Toutes les fois que les gens croient que c'est un chant d'époque, je le prends comme un compliment parce que cela signifie que j'ai compris le secret du langage. Ce chant appartient au présent, il est connu et chanté par tous."*¹⁸

Ces paroles d'Eugenio Bennato montrent la fonction du mythe au sein des groupes dominés en tant qu'objet mémoriel renforçant le sentiment d'appartenance à une histoire commune et assurant la cohésion du groupe. L'histoire écrite par les historiens, au-delà du risque de partialité dont elle n'est pas exempte n'a rien de contradictoire avec le mythe, qui lui est la manifestation d'un besoin psychologique de l'homme de construire un monde qui ait une signification.

L'historien anglais Eric J. Hobsbawm écrit au sujet des brigands et des bandits : *"Il ne commence pas sa carrière de hors-la-loi par un délit, mais comme victime d'une injustice, il redresse les torts, il prend au riche pour donner au pauvre, il ne tue que pour se défendre ou se venger d'une injustice. Il ne se détache jamais entièrement de sa communauté. Souvent il meurt victime de trahison, il n'est pas ennemi du roi, il est invisible et invulnérable, il est admiré et soutenu par ses compagnons."*¹⁹

Le brigand personifie le rebelle, le héros tragique. C'est pour cela que Hobsbawm, en historien marxiste, ne cache pas sa sympathie pour les bandits et les brigands. Cela peut paraître étonnant vu la reconnaissance que reçut son livre dans le monde académique mais il démontre que l'engagement politique cherche dans le mythe un soutien à ses idées qui au fond n'est que l'espoir d'un monde meilleur.

Alexandra

¹⁵ Marc Monnier, *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale* (éd. 1862), Hachette Livre BNF (2014)

¹⁶ Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, Gallimard, 1977

¹⁷ Jean-Pierre Viallet, "Réactions et brigandage dans le Mezzogiorno péninsulaire (1860-1869)", Actes du colloque sur le banditisme et les révoltes dans les pays méditerranéens, 1982

¹⁸ Eugenio Bennato, interview à *Il Sannio Quotidiano*, 2002

¹⁹ Eric J. Hobsbawm, *Les bandits*, Zones, 2008